VOL. LIII | SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 12 NOVEMBRE 1924 | No. 51

ABONNEMENTS
Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces
Par pouce ....50 sous
ANNONCE LEGALES
1ere insertion, partigne ....12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 35 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



LE M[illegible]TOBA
EST PUB[illegible] IMPRI[illegible]É
TOUS L[illegible]RCREDIS

Toutes com[illegible]ions concernant le journal ou [illegible]erie devront être adressées :

Le [illegible]itoba
Publi[illegible] . GAUVIN
42, [illegible] Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 123[illegible]

CHUTE DE M. RAMSAY MACDONALD ET LA DEFAITE DU PARTI TRAVAILLISTE EN ANGLETERRE

Comme on le prévoyait, M. MacDonald n'a pu tenir tête à l'entente préméditée des libéraux et des conservateurs et son parti, le parti travailliste a été battu à une grosse majorité.

La question sur laquelle il est tombé n'était en réalité que l'occasion cherchée par les groupes d'opposition pour se débarrasser d'un ministre qui constituait un véritable danger social pour la Grande-Bretagne, danger révélé par l'intérêt même du "Workers' Weekly".

Ce journal communiste avait publié un article invitant les soldats et les marins anglais à constituer, dans chaque caserne, une organisation destinée à attaquer, le moment venu, l'armée nationale, qu'il qualifiait "d'armée du capitalisme" afin d'assurer le triomphe de la révolution.

L'excitation à l'indiscipline et à la révolte armée n'était pas douteuse, et, à la demande du ministre de la guerre, des poursuites furent intentées contre le rédacteur du "Workers' Weekly". Ce dernier, M. Campbell, comparut devant le tribunal, mais, sur l'invitation du gouvernement, le parquet déclara, au dernier moment, que l'affaire n'avait pas le caractère qu'on lui attribuait et qu'il fallait prononcer un non-lieu.

Ce résultat inattendu, et dont aucun des journaux de Winnipeg n'a fait mention, souleva de vives protestations contre l'ingérence du gouvernement dans les affaires judiciaires et, le 30 septembre, on posa, à la Chambre des Communes, une qestion à M. MacDonald à ce sujet. Les explications du Premier ministre furent embarras- la circonstance auprès du parquet.

Le fait était d'autant plus grave que nulle part plus qu'en Angleterre on n'a le respect de la division des pouvoirs et de l'autorité judiciaire. En l'occurence, cette autorité avait été méconnue par M. MacDonald et au profit d'un révolutionnaire propagandiste d'une action violente contre l'ordre social.

On y vit les tendances du premier ministre tavailliste à favoriser les partis extrêmes, non seulement par sa politique, mais encore par l'abus de son pouvoir. Dès lors, l'incident du "Workers' Weekly" prit l'importance d'une manifestation intolérable dont conservateurs et libéraux résolurent de demander compte à M. MacDonald. C'est ce qu'ils firent dans une séance qui lui fut néfaste, les uns et les autres sous des formes différentes, les premiers par une motion de blâme, les seconds par la demande d'une commission d'enquête qui équivalait, sous une forme plus discrète, à mettre le gouvernement en suspicion.

Ne pouvant accepter ni l'une ni l'autre de ces motions, M. MacDonald, se sentant perdu, avoua son intrusion dans l'action judiciaire et en donna une explication qui fut sa condamnation. Dès lors, les conservateurs et les libéraux s'unirent pour le renverser.

L'incident du journal communiste fut, en réalité, la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Depuis quelque temps, les partis d'opposition cherchaient l'occasion de mettre un terme à la politique économique et socialiste de M. MacDonald. Son attitude vis-à-vis des Soviets avait causé des mécontentements d'autant plus vifs que le président des Soviets de Moscou, Kameneff, ne s'était pas gêné, au lendemain de la signature du traité Anglo-Russe, pour déclarer hautement que ce traité, qui accordait un emprunt à la Russie, ne contenait aucune obligation pour le gouvernement soviétique d'acquitter les dettes antérieures de la Russie.

Kameneff déclara pis encore: "Le fait le plus important, ajoutait-il, est que l'Angleterre reconnait la révolution bolchéviste, et cette reconnaissance comprend celle de la confiscation de la propriété privée, de notre monopole du commerce étranger, de notre nationalisation des industries. Nous avons réussi, concluait-il, à introduire notre levier sous la pierre angulaire du capitalisme."

Un pareil défi contenait la condamnation de la politique de M. MacDonald qui, pour obéir aux éléments avancés des travaillistes, jetait l'Angleterre dans les pires aventures. Et M. Lloyd George, lui-même, résumait la protestation de l'opinion en s'écriant, dans un discours du 19 septembre: "C'est un acte de criminelle témérité que de garantir des sommes énormes à un autre pays pour un gouvernement dont les principes sont des principes de proie et de destruction de toute initiative légitime."

C'est cette pensée qui a surtout donné l'esprit des électeurs et a produit la coalition des libéraux et des conservateurs.

L'expérience qu'ils ont maladroitement laissé faire par leurs divis[illegible], leur servira-t-elle de leçon? La germanophilie des libéraux a favorisé l'arrivée au pouvoir du ministère travailliste et il se trouve qu'aujourd'hui c'est l'Angleterre qui pâtit aujourd'hui des résultats de la politique extérieure de M. MacDonald.

Seule, maintenant, l'union des deux grands partis modérés peut sauver la Grande-Bretagne d'une crise intérieure des plus graves. Quant à nous français, si, au point de vue de la désastreuse influence que pouvait exercer jusqu'en France les idées avancées du cabinet travailliste, nous nous applaudissons de la chute de M. MacDonald, nous n'avons ni à y perdre ni à y gagner.

Quel que soit l'homme d'Etat qui tiendra le pouvoir en Angleterre, il défendra toujours, contre la France, la politique anglaise. C'est pour ne l'avoir pas compris que M. Herriot s'est toujours laissé duper dans toutes les conférences et surtout dans celle de Londres, où M. MacDonald s'est montré, autant que M. Lloyd George et que M. Stanley Baldwin, le bienveillant ami de l'Allemagne aux dépens de la France.

J. L.

DISCOURS DE MONSIEUR ARMAND LAVERGNE AU CLUB CARTIER-MACDONALD.

POURQUOI JE ME SUIS RALLIE A LA POLITIQUE DE MONSIEUR MEIGHEN

De l'histoire

Vous dire pourquoi je me suis rallié à M. Meighen, de débuter le conférencier. Mais c'est, il me semble, vous seriner des choses que vous savez bien mieux que moi. Tout de même, j'ai promis de faire ma confession et je vais m'exécuter. Comme les gens qui ont beaucoup errer cependant, je tâcherai de ne pas trop parler.

Une confession

On trouvera peut-être étrange qu'un Nationaliste fasse une telle confession, qu'il dise sans ambage qu'il est un fervent de la politique du chef conservateur. Mais cela ne sera étrange que pour ceux qui ont encore de l'esprit de parti. Car j'ai toujours pensé que, quelle que soit son allégeance, il faut chercher quel est le devoir du moment: quelle est la politique qui assurera le mieux le bonheur de son pays.

Il y aura 21 ans cet hiver que j'entrais dans la politique. Je suis presqu'un doyen parmi vous. Que voulez-vous, j'ai suivi un conseil de ma grand'mère qui me disait que l'on doit faire des bêtises, quand on est jeune. J'étais alors libéral: un libéral aveugle, un libéral passionné du chef qui était alors Sir Wilfrid Laurier. Je lui apportais tout le désintéressement et la sincérité du jeune âge.

Mais je constatai bientôt que pour servir son pays il ne faut pas toujours suivre son parti et c'est pour cette raison que je dus abandonner mon chef lors de la guerre du Transvaal. Je compris alors que l'homme public doit avoir un seul amour: celui de la vérité, de la liberté et du droit.

L'impérialisme

Prenons, si vous voulez, la question de l'impérialisme. Mes idées n'ont certes pas changé sous ce rapport mais je dirai bien franchement qu'entre le "melting pot" américain et les institutions britanniques, il y a belle lurette que j'ai fait mon choix et ce choix est allé à ces dernières.

Eu égard à la situation faite à l'Europe, les dangers d'une guerre restent toujours possibles. Et notre devoir est encore de nous occuper de nos propres affaires. Nous avons un idéal bien spécial, bien différent de celui de nos voisins. Comme Cartier et MacDonald, nous devons chercher à respecter dans ce pays la langue, les traditions et la religion de nos compatriotes. C'est la question qui est la plus importante pour nous; aussi devons-nous mettre le reste de côté pour ne faire état que de ce principe. Il n'y a pas un homme de notre race qui n'ait senti la noblesse de son origine, parce qu'il sait qu'il n'y en a pas une de semblable.

Premier rapprochement

Aujourd'hui, il n'est pas question de ce problème de l'impérialisme. Et pourtant, à l'heure actuelle, votre parti souffre de la campagne [illegible] que vous laissez faire sur le compte de l'homme distingué qui est votre chef; campagne dont les résultats ont été obtenus par les libéraux.

Encore, [illegible] Vous le savez vous-mêmes, cette [illegible] qu'on a appelée était plutôt une loi d'exemptions. [illegible] les libéraux ont-ils bien le droit de reprocher cette loi au parti conservateur? N'ont-ils pas été les associés de M. Meighen dans toutes les mesures de la guerre? Voilà ce qu'il faut répéter dans cette province afin de faire disparaître la mauvaise impression qui a été créée.

D'ailleurs, [illegible] évolué [illegible] c'est le parti conservateur [illegible] à tout événement, que [illegible] à tout ce que M. Meighen disait récemment à Québec.

Les vrais coupables

Où sont, à [illegible], les vrais coupables? N'est-ce pas Laurier qui, en 1899, lors de la guerre des Boers, a décidé de faire participer le Canada, sans même consulter le Parlement. Le parti libéral est le seul qui ait accompli cet acte de servilité impériale.

Je crois que cela prendra 20 ans pour refaire le sentiment national chez nous; pour faire comprendre que nous devons faire passer le Canada avant tout. C'est ce sentiment national qui a été faussé par 20 ans du régime Laurier, surtout chez nos compatriotes les Anglais. C'est Laurier qui, le premier s'est départi de la politique nationale de Cartier et de MacDonald.

Je dois reconnaitre que M. Meighen est franc, lui, au moins. Et c'est pour cette raison que j'ai été attiré vers lui. C'est aussi un homme qui sait avoir le courage nécessaire à un homme d'Etat. Il lui faut aussi reconnaitre beaucoup de probité. Et c'est pour toutes ces raisons que je me suis rallié à sa politique.

La protection

C'est ce sens pratique qui doit nosu faire considérer d'autre part, la question tarifaire comme l'une des plus importantes du moment.

Je vous ne le cacherai pas; je suis protectionniste. J'ajouterai même que je suis protectionniste parce que je suis nationaliste. Quel est au juste le fondateur de cette théorie dans notre pays? C'est Papineau, le grand Papineau. Car c'est lui, en effet, qui disait que le Canada peut se suffire à lui-même.

Cette protection nous est nécessaire. Elle est nécessaire à nos industries nationales et il faut être vraiment aveugle pour ne pas le reconnaitre. Et qu'on remarque bien que je ne suis pas en faveur d'une protection sévère. Pourquoi? Tout simplement pour empêcher l'immigration des nôtres de l'autre côté du quarante-cinquième pendant que nos compatriotes sont remplacés par la canaille des autres pays.

Un vrai danger

Le problème le plus angoissant, le plus dangereux, celui dont la vraie solution nous assurera le maintien de tout ce qui nous est cher, c'est sans contredit cet épineux problème de l'immigration. Aussi faut-il surveiller étroitement ceux qui travaillent à cette solution.

Songez donc! Il y a chaque année près de 300,000 étrangers qui nous arrivent, tandis que des mliliers des nôtres traversent aux Etats-Unis. Et ces étrangers ne connaissent absolument rien de nos traditions. N'y a-t-il pas là un danger, un danger sérieux? 300,000 étrangers par année, dans 10 ans cela fait 3,000,000. Où serons nous, pour peu que cette politique continue? Régime condamnable, pour ne pas dire plus!

Pour remédier à ce déplorable état de choses, il me semble que nous devrions pouvoir compter sur nos compatriotes anglo-saxons. Ils doivent nous aider à repousser ce flot d'étrangers. Mais comment?

Le bilinguisme

Je ne vois qu'un seul moyen: le développement du bilinguisme dans le pays.

Et voilà une autre raison qui m'a attaché à M. Meighen.

N'est-il pas réconfortant de voir cet homme, rendu à l'âge de 48 ans, chercher à connaitre tous les secrets de notre belle langue? Ne donne-t-il pas là, le plus bel exemple à ses compatriotes de langue anglaise?

Je profite de cette circonstance pour déclarer que je crois sincèrement en effet, que le bilinguisme est nécessaire au maintien de votre esprit national. D'autre l'ont cru au reste avant moi, qui voulaient établir des centres [illegible]-français le long de notre frontière, pour arrêter l'américanisation. Et c'esth parce que le chef du parti conservateur a compris cette vérité, c'est parce que M. Arthur Meighen parle ma langue que je veux lui témoigner une reconnaissance éternelle.

Une mercuriale

Si je jette maintenant un oeil du côté du parti libéral, que vois-je?

En 1917 comme en 1921, j'avais espéré dans le bloc national des 65 députés du Québec. Il me semblait qu'ils feraient toujours pencher la balance du bon côté à Ottawa. Mais j'ai été déçu: mon esprit a fait place à un immense écoeurement. Au lieu de tout respecter, on a tout bafoué avec une servilité de moutons bêlant à la suite de leurs chefs.

Allons-nous laisser faire plus longtemps? Non. Je n'accepterai pas ce rôle odieux joué par les miens. Je crierai, je crierai tant que je ne verrai pas se lever enfin la moisson.

Illogisme

Je n'hésite donc pas: l'hésitation n'est pas possible. Après avoir tout pesé les grandes questions du jour: impérialisme, tarif, bilinguisme, etc., je ne vois pas d'autres raisons d'espérer qu'en M. Meighen, l'homme franc et courageux, l'homme à la merveilleuse intelligence. Car si je jette un regard de l'autre côté, je ne vois que le désespoir et la honte. Bien plus, et cela paraitra étrange, nous voyons les libéraux consentir une préférence tarifaire à l'Angleterre sans aucun retour et c'est Monsieur

A Suivre, Page 4

LA LIBERTE COMME EN AMERIQUE

Il y a deux ans, sous la pression de l'étrange association qui s'appelle "Ku-Klux-Klan", les électeurs de l'Etat d'Orégon, par cent quinze mille voix contre cent trois mille, rendirent obligatoires pour tous les enfants à dater de 1926 les écoles publiques entretenues par l'Etat. C'était le coup de mort pour les écoles privées et paroissiales.

Mais c'était la loi... Le peuple avait voté...

Une société protestante et une congrégation catholique, qui possédaient des écoles, n'acceptèrent pas d'être ainsi [illegible] d'enseigner. Elles firent [illegible] aux tribunaux, contre l'Etat.

Car il y a dans la constitution américaine une [illegible] les tribunaux ont le droit de se prononcer sur l'"inconstitutionnalité" des lois et Tocqueville admirait fort cette prérogative, "une des plus puissantes barrières", disait-il, "qu'on ait élevées contre la tyrannie des assemblées politiques."

C'est ainsi qu'on [illegible] dernier, devant la Cour fédérale de première instance de l'Etat d'Orégon correctement saisie d'une réclamation protestante et d'une réclamation catholique, on vit comparaître en accusée cela ne se voit jusqu'ici, qu'en Amérique — cette auguste personne: la Loi.

Celui qui plaidait contre l'accusée, sir William D. Guthrie, est bien connu, à New York et ailleurs, comme un actif ami de la France: lorsque, il y a quelques mois, une délégation du barreau de New York vint rendre visite au barreau de Paris, sir William D. Guthrie était là.

Il nous raconte, au dernier numéro du "Correspondant", comment fut gagné, devant la Cour fédérale, le procès de liberté contre la loi.

Le juge déclara que le droit [illegible] pour les écoles privées et paroissiales de donner l'enseignement élémentaire doit être regardé comme naturel [illegible] que droit est une "propriété" de ceux qui en [illegible] [illegible]

[illegible]

(A suivre en page 2)

LA LIBERTE COMME EN AMERIQUE

(Suite de la page 1)

triomphe remporté par sir William D. Guthrie atteste à la souveraineté populaire qu'elle a des limites

* * *

Devant cette vérité, l'Amérique s'incline; elle la considère comme une sauvegarde pour les libertés individuelles, pour la vraie notion de liberté. Et l'on voudrait chez nous, nous faire considérer comme intangibles des lois édictées par la souveraineté parlementaire!

Les cent quinze mille électeurs d'Orégon qui ont expressément voté l'abolition des écoles paroissiales et privées voulaient effectivement, authentiquement, cette abolition: on leur a riposté, au nom d'une justice supérieure, qu'elle n'aurait pas lieu.

Qui donc oserait prétendre que la majorité électorale qui, par haine du double décime ou de la vie chère, a confié nos destins au Cartel des gauches, ait voulu authentiquement, effectivement, une nouvelle mise en vigueur de ces lois contre les congréganistes, que brandit avec une féroce allégresse l'ardente jeunesse de M. Camille Chautemps?

J'aimerais savoir combien de députés, parmi les deux cent quarante qu'a groupés autour de lui M. Diagne dans son groupe confessionnel de fraternité maçonnique ont affiché sur les murs, ouvertement, leur volonté de reprendre la guerre religieuse.

Ce Barodet qui, il y a cinquante ans, fit passer une mauvaise heure à M. Thiers, eut du moins, en ce temps-là, l'opportune idée de faire publier, en un recueil peut-être importun, les proclamations électorales des élus: il serait curieux de pointer, dans le Barodet, concernant la Chambre de 1924, les déclarations de guerre à l'Eglise. Je ne crois pas qu'elles seraient très nombreuses.

Denys Cochin, dont la Revue des Deux Mondes vient de donner une série de lettres, admirable testament de ce libre et bénreux esprit, écrivait à M. Buisson, en 1913: "J'ai été désolé de vous entendre crier encore une fois: "Sus à l'Eglise" Vous êtes condamné, vous qui êtes un philosophe, à n'avoir de disciples que parmi les préfets, les députés, ou les aspirants à ces fonctions. Car je ne crois pas que la défense laique inquiète ou intéresse beaucoup, si non en qualité de défense politique."

La défense laique inquiétait et intéressait encore moins en 1923 qu'en 1913. On savait bien, en mai dernier, que l'anticléricalisme n'était plus de mode, et que le peuple français, avec son bon sens et son bon coeur, voulait la liberté, même pour les moines. Les candidats de la rue de Valois parlèrent fort peu des questions religieuses. Et la majorité nouvelle une fois coagulée, décorant du titre provisoire et révocable de premier ministre un mandataire qui personnellement n'a pas un tempérament de sectaire exigea, pourtant, que les premières lignes de sa déclaration ministérielle fussent un acte d'anticléricalisme.

Il accepta le mandat de cette aristocratie de libre penseurs, je n'ose dire de penseurs, et l'école confessionnelle en Alsace, le congréganiste enseignant en France, se sentirent menacés.

Mais où donc est ici, la souveraineté populaire? Où donc la volonté populaire? Tout ce que j'aperçois, c'est une tyrannie parlementaire qui se dispose, sans mandat direct du peuple votant, à troubler la sérénité d'une atmosphère de paix religieuse. Lorsque, au delà des mers, la souveraineté populaire commet une semblable erreur, la magistrature américaine met son véto: nos néfastes fantaisies parlementaires paraitraient moins respectables encore, sur le sol de cette libre Amérique, qui fit autrefois le premier brouillon de la Déclaration des Droits de l'Homme — un brouillon beaucoup plus judicieux, beaucoup moins discutables que le texte adopté par la Constituante.

J evoudrais que M. Herriot, qui naguère publiait sur l'Amérique d'intéressantes impressions eut l'occasion là-bas, d'entendre sir William D Guthrie plaider pour la justice éternelle contre de hâtives improvisations qui se qualifieraient de légales; il comprendrait alors, ce que veulent dire les catholiques de France, lorsqu'ils lui demandent, pour la valeur spirituelle qu'ils représentent, et pour le plein épanouissement de leur église, la franche et vraie liberté, comme en Amérique.

(Le Figaro)

Georges GOYAU,
de l'Académie Française

ANATOLE FRANCE

La mort d'Anatole France a fait l'Union sacrée dans cette république de camarades qu'est trop souvent la presse. Depuis l'"Action Française" jusqu'à l'"Humanité" en passant par l'"Echo de Paris" et le "Figaro", on a célébré à l'envi cet écrivain comme l'une de nos grandes gloires et sa disparition comme un deuil national et même mondial. Apprécier un esprit si délicat, un style si enchanteur, n'est-ce pas se classer soi-même parmi les délicats, et le succès n'appelle-t-il pas les hommages?

Nous ne serons jamais de ceux qui s'inclinent devant les idoles leur culte fut-il officiel et universel, et notre critique indépendante éprouve la légitimité et la solidité des renommées, en apparence les mieux établies.

C'est entendu. Anatole France connaissait la science des mots, il savait les assembler en des phrases harmonieuses et cadencées. Il avait cette limpidité de style ce esprit tempéré d'ironie, cette mesure dans l'expression cette élégance qui sont des qualités éminemment françaises. Certaines de ses descriptions, celle par exemple des bords du Nil dans Thais, et celles des quais de la Seine resteront comme des chef-d'oeuvres de notre prose, et tels de ses dialogues, des modèles de conversations entre esprits distingués. Sa science historique a donné un charme tout particulier à ses évocations du passé, et ses souvenirs d'enfance dans le Livre d'un ami sont parfois délicieux.

Mais qu'est-ce tout cela? le beau revêtement d'une pensée, un parfum s'évaporant d'un vase. Mais cette pensée elle-même, quelle est-elle? Est-elle superficielle ou profonde, fausse ou vraie, malfaisante ou bienfaisante? Ces parfums si pénétrants sont-ils toniques ou asphyxiants, et le vase contient-il un vin généreux ou un liquide vénéneux? Voilà ce qui nous importe beaucoup plus qu'un agencement de mots harmonieux, et voilà ce que la plupart de nos confrères ont oublié de se demander, s'en tenant aux jugements les plus superficiels ou à une admiration de commande.

(A suivre en page 3)

ANATOLE FRANCE

(Suite de la page 2)

Pour nous, la forme, le style, les agréments de l'esprit comme ceux de la beauté physique, ne nous masquent pas les réalités qu'ils recouvrent, c'est à l'oeuvre et non au costume, si brillant soit-il que nous jugeons l'artisan, et si l'oeuvre est malfaisante, bien loin d'admirer la manière dont elle est présentée, nous la dénonçons elle aussi, comme dangereuse et funeste.

* * *

Quelle est donc l'oeuvre d'Anatole France et qu'y a-t-il au fond de tous ses livres? C'est, pour tout dire en un mot, le scepticisme le plus absolu, le mépris transcendant de l'humanité, de ses pensées, de ses aspirations, de son idéal, de ses institutions et de ses lois, et, au milieu de ce nihilisme universel, se dresse le seul être auquel Anatole France a cru, lui-même, se jouant de ses semblables, de leurs sentiments et de leur pensées, et se drapant dans un égoïsme tour à tour ironique et féroce. Enfant, au milieu des livres de son père libraire, collégien lisant tout ce qui lui tombait sous la main, il s'est donné une âme livresque. C'est dans les livres qu'il a étudié l'homme, c'est à eux qu'il a demandé ses sentiments et ses idées et le peu qu'il avait d'imagination.

Son intelligence et sa volonté ne furent pas assez viriles pour réagir à leur contact et retirer de leur fréquentation des idées personnelles et des convictions raisonnées. Dans leur variété, leurs discordances et leurs contradictions, il ne vit pas les efforts de la pensée humaine vers la vérité, mais la preuve de son incapacité absolue de l'atteindre. "Que de livres, fait-il dire à un personnage de ses romans, Mlle Préfère, lorsqu'elle entre dans la bibliothèque de M. Bonnard. Et vous les avez tous lus? — Hélas, oui, répondit le vieux savant, et c'est pour cela que je ne sais rien du tout, car il n'y a pas un de ces livres qui n'en démente un autre, en sorte que, quand on les connait tous, on ne sait que penser." On ne sait que penser. Cet aveu d'impuissance, non de l'esprit humain, mais de Sylvestre Bonnard, voilà le point de départ de toute la philosophie simpliste et au son banal d'Anatole France, que Bonnard représente.

Afin de justifier la faiblesse de sa pensée, ne sachant pas se faire sa place parmi celle des autres et encore moins monter avec elle, passant lent sans doute, mais constant de la vérité, et légétimer un scepticisme qui n'était au fond que la paresse intellectuelle d'un dilettante, Anatole France a écrit son oeuvre pour amener l'humanité à son nihilisme intellectuel.

(A suivre en page 4)

DOULEURS AU COTE GAUCHE ET AU DOS

Autres maux communs aux femmes, soulagés par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

Lachine, P.Q.—"J'ai pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham car je souffrais de douleurs au côté gauche et au dos, faiblesse et autres maladies féminines. Cela a duré six mois. J'ai vu la réclame du Composé Végétal dans le "Montreal Standard" et j'en ai pris 4 bouteilles. J'étais très malade; aujourd'hui, ma santé est si améliorée que je ne voudrais pas en manquer. Je me sers aussi de "Sanative Wash" de Lydia E. Pinkham. Je recommande ces remèdes à mes amies, et vous pouvez utiliser ma lettre comme témoignage." — Mme M. W. Rose, 580 rue Notre-Dame, Lachine, P.Q.

Le docteur parle d'opération

Provost, Alta.—"Vous vous rappelez peut-être m'avoir envoyé un livre, il y a un an. Souffrant des douleurs affreuses, je ne pouvais rien faire. Le docteur me dit qu'à moins d'une opération, je n'aurais pas d'enfants. Ayant lu dans les journaux, des témoignages sur le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, j'en ai pris sur le conseil d'une amie. Je suis devenue mieux après trois bouteilles, et j'ai une petite fille de quatre mois. Je fais mon ouvrage et aide un peu à celui de la ferme. Je recommande le Composé Végétal à mes amies, et vous pouvez utiliser cette lettre-témoignage." — Mme A. A. Adams, casier 64, Provost, Alberta.

ALITE

M. John Wild, de Colome, S.D. dit: "Je ne veux que m'associer aux autres admirateurs du Novoro du Dr Pierre pour dire qu'il n'y a pas de meilleur remède. J'étais alité pendant six semaines avec des douleurs rhumatismales. Les traitements des docteurs ne me firent aucun bien. L'effet produit par quelques bouteilles de Novoro du Dr. Pierre fut miraculeux." Cette fameuse préparation végétale réorganise le système et le débarrasse de ses impuretés. Elle ne peut être obtenue chez les pharmaciens, des agents spéciaux la procurent. Ecrire au Dr Peter Fahrney & Sons Co., 2501 Washington Blvd., Ill.

Livré exempt de douane au Canada.

LE DOCTEUR RITCHIE, dentiste ouvrira un bureau le 1er mai dans le haut de la pharmacie de McRuer, 78 Provencher, St-Boniface.

HERITIERS DEMANDES

On cherche les héritiers disparus dans le monde entier. Beaucoup de personnes vivant dans une pauvreté relative, sont riches sans le savoir. Vous en êtes peut-être. Demandez-nous le livre-index "Missing Heirs and Next of Kin" contenant une liste authentique des héritiers disparus et des propriétés non réclamées, annoncées ici et ailleurs. L'index des héritiers disparus, que nous vendons, contient des milliers de noms qui ont paru dans les journaux américains, canadiens, anglais, écossais, irlandais, gallois, allemands, français, belges, suédois, et tous coloniaux et autres, insérés dans les journaux par des avocats, exécuteurs et administrateurs. Cet index contient aussi une liste des Cours de Chancellerie de l'Angleterre et de l'Irlande et une autre des dividendes non réclamées de la "Bank of England". Votre nom ou celui d'un aïeul peut être sur cette liste. Envoyez immédiatement $1.00 (une piastre) pour ce livre.

INTERNATIONAL CLAIM AGENCY
Dept. 634
PITTSBURGH, PA. U. S. A.

NAPOLEON A SAINT-BONNET ET A CORPS

"Gagnez du pied, avait dit Napoléon à Cambronne, faites le plus de route que vous pourrez, il faut entrer en Dauphiné."

En Dauphiné! Jusqu'alors, la troupe de l'île d'Elbe avait fait de longues et pénibles marches à travers la Provence. Elle fut aise de quitter ce pays des Basses et Hautes-Alpes qu'elle nommait un malheureux pays.

Sans doute, les habitants l'avaient bien accueillie, l'avaient accompagnée de leurs acclamations. Mais au sentiment d'admiration qu'ils éprouvaient se mêlaient l'étonnement et une sorte de peur. Ils n'applaudissaient que timidement; s'ils avaient de l'enhtusiasme, ils n'osaient l'exprimer qu'à petit bruit; les vivats venaient surtout des enfants et des jeunes gens.

On disait à Paris que les bataillons passaient du côté de Napoléon, qu'il avait trouvé moyen d'attirer à lui le régiment d'Antibes et les deux régiments d'Embrun et de Briançon. Il n'en était rien. Les soldats, au contraire, s'esquivaient devant Napoléon; ils l'évitaient; ils paraissaient redouter sa présence. Presque aucun ne l'avait joint.

Les Basses-Alpes avaient témoigné quelque joie à la vue de la vieille garde et de son chef. Mais n'était-ce pas dans un village des Basses-Alpes que Napoléon, Bertrand et Drouot, entrés les premiers et demandant au maire ce qu'il y avait de nouveau, entendaient cet homme leur répondre: "Les brigands arrivent?" N'est-ce pas entre Grasse et Séranon qu'un ancien artilleur de la garde rencontra l'Empereur et refusa de le suivre? Le préfet Duval et ses successeurs n'ont-ils pas attesté que le caractère distinctifs des Bas-Alpins c'est la soumission aux lois et aux actes de l'autorité?

Les Hautes-Alpes avaient montré plus de chaleur. A Gap, la foule entourait l'Empereur et il s'entretenait avec le monde comme s'il était aux Tuileries; les bourgeois l'écoutaient avec respect, et les paysans avec allégresse. Mais, a dit Bertrand, si l'on faisait appel à ces paysans, ils répliquaient qu'ils n'avaient pas de fusils. Nos "Elbois" n'étaient donc pas rassurés. On avait beau leur offrir partout des rafraichissements et des vivres. Napoléon a rapporté depuis que les imaginations travaillaient et qu'une vague inquiétude s'emparait des esprits.

Même à Gap les recrues avaient été rares: un garde d'honneur du nom de Roux et quelques "demi-soldes" ou "demi-soldiers" comme Augustin Lesbros et Jean-Jacques Michel.

Heureusement, on comptait fraterniser dans la journée du 7 mars avec la garnison de Grenoble, et, le 6, l'accueil que les Impériaux reçurent à Saint-Bonnet en Champsaur et à Corps échauffa leurs coeurs.

Vers 4 heures, l'Empereur descendit dans la vallée du Drac. De tous les points de la région le peuple accourut et Napoléon dut constamment aller au pas.

A Saint-Bonnet, les habitants, voyant qu'il n'avait qu'une poignée de soldats, lui proposèrent de sonner le tocsin pour réunir les hommes des villages, qui l'accompagneraient en masse. "Non, répondit Napoléon, vos sentiments me font connaitre que je ne suis pas trompé, et ils sont pour moi un sûr garant des sentiments de mes soldats. Ceux que je rencontrerai seront de mon côté; plus nombreux ils seront, plus certain sera mon succès. Restez tranquilles chez vous." Un de ses grenadiers, un vétéran, couvert de blessures, était à Saint-Bonnet. Il avait pris les devants pour voir sa famille qu'il trouva dans un état misérable et il vint présenter à l'Empereur son père, pauvre vieillard caduc. "J'ai voulu, dit-il à Napoléon, que mon père vit encore avant de mourir notre grand Empereur." Le souverain donna mille francs au bonhomme, et lui fit envoyer de Grenoble le brevet d'une pension de pareille somme. On sait que cet épisode avait frappé fortement l'esprit du peintre David et lui semblait digne de son pinceau.

Corps était le premier village du département de l'Isère. Napoléon passa la nuit à l'hôtel du Palais chez Dumas. Dans la soirée il fut acclamé par les anciens militaires du village et des environs. Il leur déclara qu'il comptait avec le peu de monde qu'il avait venir à bout de son entreprise. Un d'eux, Charles Long, avait servi jadis dans ce le régiment d'artillerie où Napoléon était capitaine; il demanda et obtint un brevet de libraire dont il jouissait encore vers 1850.

Ainsi s'acheminait vers Grenoble, en trois colonnes, la petite armée de Napoléon.

La première colonne ou avant-garde, sous les ordres de Cambronne, se composait d'un détachement de grenadiers tirés des quatre compagnies du bataillon Napoléon, des marins de la garde et des cheveau-légers des lanciers polonais. Ces braves "Sarmates" avaient marché durant quelques jours à pied et porté patiemment, gaiement, leur équipement. Mais à Cannes, à Grasse, à Digne, à Gap, ils finirent par trouver un cheval. C'étaient ces Polonais dont le prince de Monaco admirait l'allure résolue, ces Polonais que Talleyrand qualifiait de déserteurs et que le tsar Alexandre, docile aux avis du diplomate, sommait [illegible] de quitter Bonaparte et de gagner Varsovie.

La deuxième colonne du corps de bataille comprenait les quatre compagnies de grenadiers du bataillon Napoléon, la compagnie d'artilleurs — artilleurs sans canons — les [illegible] huit gendarmes de l'île d'Elbe et une trentaine [illegible] en demi-solde ou en réforme qui se ralliaient à Napoléon durant le trajet de Cannes à Gap et [illegible] pour chef le major Pacconi. L'Empereur, l'état-major et le trésor étaient dans cette colonne.

Le bataillon corse, commandé par Gurseo, formait la troisième colonne ou arrière-garde.

Le 6 mars, pendant que tout le reste de la troupe impériale touchait à Corps, Cambronne poussait sur la Mure.

Arthur CHUQUET,
Membre de l'Institut.

(La Revue Bleue)

DISCOURS DE M. ARMAND LAVERGNE

(Suite de la Page 1)

Maighen, l'impérialiste à tout crin, qui dénonce cette même politique!

Et je ne crois pas trahir mes convictions. Je reste nationaliste. Qu'est-ce après tout que le nationalisme, si ce n'est ce phare lumineux qui, comme dans mon ancien comté, sur la berge du fleuve, domine la mer? Le nationalisme guide les partis politiques. Ils s'en approchent s'en peuvent détouner comme les navires se dirigent sur le phare pour ensuite s'en éloigner. Mais il n'en reste pas moins ceci:: que l'écueil a été signalé et évité.

UN HOMME DE SAINT-JEAN FAIT LES ELOGES DE VICKS VAPORUB POUR BRULURES

Il prouve que cet onguent vaporisant est splendide pour enflammation de la peau de même que des voies respiratoires.

Durant les premiers jours que Vicks VapoRub fut présenté au Canada, des échantillons furent donnés à un certain nombre de personnes responsables pour qu'elles en fissent l'essai. M. Gérard Picard, 91 Jacques Cartier, St-Jean, Québec, après avoir fait un essai complet de Vicks écrit:

"La petite boîte me débarrassa d'un rhume de cerveau — aussi d'une brûlure provenant d'eau bouillante. N'eut été de Vicks, j'aurais certainement perdu une semaine de travail. J'ai essayé plusieurs onguents, mais à partir de maintenant j'aurai toujours un pot de Vicks VapoRub à la maison."

Ceci est le cas de milliers d'autres Canadiens qui ont constaté l'excellence de Vicks comme onguent général à la maison. Contenant des ingrédients tels que menthol, camphre, thym, eucalyptus, goudron, etc., Vicks est splendide pour toutes inflammations — soit des voies respiratoires, rhumes, etc. ou de la peau — telles que brûlures, contusions et coupures.

Dans toutes les pharmacies.

ANATOLE FRANCE

(Suite de la page 3)

et moral. Ne pouvant être constructeur, il se fit destructeur.

Ses démolitions, il les confie à plusieurs personnages de ses romans qui sont, en réalité, des éditions variées dans la forme, mais identiques au fond de sa propre personnalité et dont les plus renommés sont Sylvestre Bonnard, l'abbé Jérôme Coignard et M. Bergeret.

Tout d'abord, il proclame l'impuissance radicale de l'instrument dont les hommes se servent pour rechercher la vérité, la raison, qu'il rabaisse au-dessous de l'instinct animal.

"La raison, écrit-il, dans Pierre Nozière, la superbe raison est capricieuse et cruelle. La sainte ingénuité de l'instinct est la seule vérité, l'unique certitude que l'humanité puisse jamais sentir en cette vie illusoire où les trois quarts de nos maux viennent de la pensée." Et dans un autre de ses livres, le Jardin d'Epicure, il écrit: "C'est un abus inique de l'intelligence que de l'employer à rechercher la vérité."

On aurait bien pu demander à Anatole France pourquoi il attribut à l'instinct ce qu'il enlève à la raison. Où trouve-t-il la preuve de sa puissance? Est-ce lui, par hasard, qui a transformé le monde matériel par ses découvertes et ses applications scientifiques?

Incapable de trouver la vérité, la raison est coupable de la chercher, nous dit-il, car en le faisant elle fait un "abus inique" de l'intelligence et elle produit les "trois quarts des maux de l'humanité."

* * *

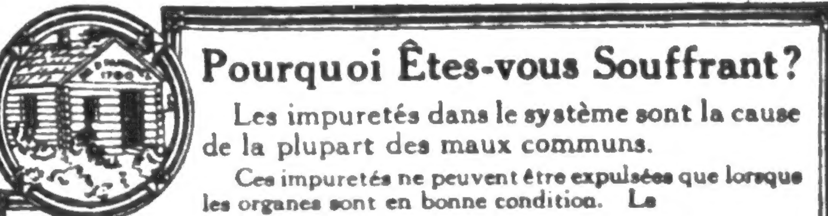
Les incroyants opposent à la vérité religieuse qu'ils rejettent la vérité de la science. Anatole France se dresse contre la science elle-même, la déclarant chimère et funeste illusion. Sylvestre Bonnard n'a pas pour elle assez de mépris et il accumule contre elle les sarcasmes les plus violents sous leur forme élégante. Un œil armé d'un microscope, dit-il, est toujours un œil humain [illegible] fatalement [illegible] l'erreur et le microscope dont il [illegible] ne fait que multiplier [illegible] les illusions. Dès lors, le [illegible] s'enferme [illegible] dans l'ignorance [illegible] allant jusqu'au [illegible] intellectuel. Anatole France va jusqu'à écrire dans le Jardin d'Epicure: L'ignorance est la condition nécessaire, je ne dis pas du bonheur, mais de l'existence"; elle leur prouvera le mépris profond qu'il avait pour eux-mêmes et pour leurs hymnes en l'honneur de la Pensée, de la Raison et de la Science.

* * *

[illegible] les Libres Penseurs [illegible] autour de [illegible] M. Painlevé, membre de l'Académie des Sciences [illegible] ra cette haute intelligence. Les représentants officiels célébreront en lui l'homme qui a porté très haut l'intelligence française et qui a honoré l'esprit humain, et tous les Homais du Bloc des gauches, qui ne connaissent ni Sylvestre Bonnard, ni l'abbé Coignard, ni M. Bergeret, opposeront à l'"obscurantisme" de l'Eglise qui présente à notre adoration le "Dieu des Sciences" et défend la puissance de la raison contre ses négateurs, Anatole France, libérateur de l'intelligence et apôtre de la science.

Une fois de plus, ils donneront une preuve de leur ignorance et de la facilité avec laquelle les contempteurs de Dieu adorent les idoles. A ces "amis des lumières", nous recommandons cette phrase de leur maître: "L'ignorance est la condition nécessaire, je ne dis pas du bonheur, mais de l'existence"; elle leur prouvera le mépris profond qu'il avait pour eux-mêmes et pour leurs hymnes en l'honneur de la Pensée, de la Raison et de la Science.

(La Croix) Jean GUIRAUD







Style conforme partout apprécié des jeunes gens à mise recherchée. Bottes œillets, bouts en retrait, largeur moyenne, talons bas. Existe en veau noir, tan ou verni, $7 à $10.



